

COMMENT ON DEVIENT HISTORIEN

Entretien entre Jean-Pierre BERTHE et Alain MUSSET

Un livre d'hommages ne se conçoit pas sans une présentation de la personnalité que l'on veut honorer. Or, si l'historien Jean-Pierre Berthe est bien connu de tous les américanistes, quelle que soit leur discipline d'origine (le nombre et la diversité des contributions présentées ici en est le meilleur témoignage), il nous est apparu nécessaire d'évoquer, sans formalisme excessif, l'itinéraire intellectuel qui a conduit un jeune homme de Prades à mener des recherches novatrices sur le monde hispano-américain et à entraîner dans son sillage tant de jeunes universitaires dont il a suivi le travail avec la patience, l'attention et la rigueur que tout le monde lui connaît. Au lieu de résumer sa carrière à l'aide d'une simple notice biographique et bibliographique, il nous a semblé à la fois plus utile et plus proche de sa méthode de lui laisser la parole et nous laisser parcourir, une fois de plus, quelques itinéraires agréables à fréquenter. On ne trouvera donc pas ici la liste exhaustive des ouvrages et des articles publiés par Jean-Pierre Berthe au cours de plus de 40 ans de recherches (elle n'est d'ailleurs pas close!), mais plutôt le rappel, sous forme de dialogue, des idées directrices, des souvenirs marquants et des rencontres fondamentales qui ont marqué sa vie et façonné sa vision de l'Histoire. Autour de lui, des réseaux de travail et d'amitié se sont créés. Des chercheurs aujourd'hui séparés par des milliers de kilomètres, mais qui se sont connus en fréquentant son séminaire de l'EHESS, continuent à correspondre et à échanger les résultats de leurs études, sans cesse renouvelées, sur le monde hispano-américain. C'est à eux, mais aussi à tous les collègues avec lesquels Jean-Pierre Berthe a partagé l'immense joie de déchiffrer des manuscrits presque illisibles ou de mettre en fiche de longues données statistiques, que s'adressent ces quelques pages. Elles mériteraient sans aucun doute

d'être converties en un petit traité d'ego-histoire dont la lecture serait riche en découvertes et en enseignements sur son auteur, son époque et sa discipline de référence. Ainsi présentées, elles devraient pourtant mieux faire connaître un homme pour qui la rigueur de la méthode n'a jamais eu d'autre but que le plaisir de faire revivre le passé.

Le goût de l'Histoire

Alain Musset : Monsieur Berthe, au cours de votre carrière, vous avez formé plusieurs dizaines d'historiens mais, en fait, nous ne savons pas toujours ce qui vous a poussé à embrasser cette discipline, alors que vous avez eu, à plusieurs reprises, la possibilité de vous tourner vers d'autres horizons.

Jean-Pierre Berthe : Pourquoi ai-je aimé l'histoire ? Sans doute parce que mon enfance s'est passée dans un milieu qui, sans comporter d'historien professionnel ou même d'amateur d'histoire, pratiquait une certaine forme de mémoire. Je suis né moins de huit ans après la fin de la « Grande Guerre », dix ans après Verdun : mes deux grands-pères avaient fait la guerre – l'un sur le front où il avait été gazé, il est d'ailleurs mort jeune, j'avais alors seulement 7 ans et je l'ai peu connu – l'autre plus humblement dans des services auxiliaires, mais ce fut le grand événement de sa vie... J'ai donc entendu des récits, directs ou rapportés, sur la vie des soldats, j'ai vu de nombreux mutilés et bien des femmes que la mort de leurs proms avait empêché de se marier ou qui étaient veuves de guerre. Dans ma famille maternelle, la mémoire remontait plus loin dans le passé, même si les précisions manquaient. Ma mère et une de ses tantes restée célibataire savaient que la vieille maison du Chemin-Neuf, encore occupée, par deux de mes arrière-grand-tantes jusque vers 1950, était dans la famille depuis très longtemps, un siècle et demi ou davantage. Et de fait, l'acte d'achat que j'ai retrouvé plus tard date de 1770 ! Ma grand-tante évoquait aussi des alliances matrimoniales : avec une Laporte (il s'agissait de sa propre mère, mon arrière-grand-mère) ou même, plus vaguement, avec une Patuel. Elle ne se trompait pas quant à ce mariage, mais elle n'avait aucune idée de la date, qui, en fait, remontait à 1749 !

A. M. : Mais vous avez aussi connu la guerre de 1939-1945. C'était de l'histoire immédiate, pour reprendre une expression aujourd'hui à la mode. En avez-vous tiré des enseignements ?

J.-P. B. : En effet, en septembre 1939, ce fut la guerre. L'histoire, la véritable histoire violente, faisait irruption dans ma vie comme dans celle de millions d'êtres humains. Lorsque la guerre commença, j'avais près de 13 ans et demi. Pourtant, ce ne fut pas une surprise : j'avais déjà vécu la crise de l'été 1938 et, lorsqu'on apprit par les journaux la signature du pacte germano-soviétique, ce ne fut qu'un cri : c'est la guerre ! Personne ne s'y trompait. J'en garde un souvenir très précis ; je me souviens exactement de l'endroit où je me trouvais au moment où un de mes oncles

annonça la nouvelle chez ma grand-mère. Je n'ai pas oublié non plus le jour de la déclaration de guerre, ni la période que l'on a appelée « la drôle de guerre ». On nous infligeait comme à tous les Français une propagande grossière (« nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts ») avec les affiches où apparaissaient sur une mappemonde les cartes des empires français et anglais). En tant que collégiens – j'étais en 4^e – il nous fallait écrire des rédactions parfaitement stupides, relatant des faits de guerre : nous démarquions les récits plus ou moins véridiques des journaux !

A. M. : La guerre, ou plutôt la conscience de la guerre, a donc été pour vous une sorte d'apprentissage de l'histoire...

J.-P. B. : Même à 14 ans, c'est une étrange et cruelle expérience que de vivre une défaite aussi écrasante que celle subie par la France en 1940 : elle me paraissait d'autant plus incroyable que j'étais nourri des témoignages et des lectures sur la « Grande Guerre » de 1914-1918. Cette expérience m'a marqué : si mon père et mes oncles sont revenus chez eux sains et saufs, démobilisés au début de l'été 1940, un de mes parents par alliance avait reçu au front une grave blessure. Deux de mes professeurs du collège – dont mon professeur de mathématiques de 5^e – officiers de réserve, avaient été tués au combat. Parmi nos voisins, dans la rue où nous habitions, deux amis de mon père étaient prisonniers de guerre et le restèrent pendant cinq ans. La guerre a donc joué un rôle important dans la formation de ma conscience historique. Je l'ai vécue au cours de mes « années d'apprentissage », de 14 à 19 ans et, j'aurais-je voulu, je n'aurais pu l'oublier de ma vie.

A. M. : Mais que pouvait représenter la guerre pour un jeune adolescent qui vivait si près de la frontière espagnole, dans une région *a priori* peu favorable à la Révolution nationale de Vichy ?

J.-P. B. : Je dois reconnaître que, pendant les premières années, je n'étais pas très bien informé : j'étais en effet interne au collège de garçons de Perpignan et c'est peu de dire que l'établissement n'était guère ouvert sur l'extérieur ! Pas de journaux, pas de radio. Les professeurs ne nous parlaient jamais de l'actualité, l'administration faisait quelque écho à la propagande vichyste, mais sans excès de zèle – la région était traditionnellement de gauche. Ce n'est que dans ma famille, lors des vacances, que je pouvais entendre les émissions françaises de la BBC. Je lisais beaucoup de récits et de témoignages sur la Grande Guerre, notamment dans des numéros de *L'Illustration* : mon père y avait été abonné entre 1927 et 1934 et on y avait publié des extraits des mémoires des grands chefs militaires et des hommes politiques qui avaient conduit la guerre de 1914-1918. Je lisais aussi tout ce que je pouvais trouver sur les guerres de Napoléon, qui m'auraient probablement moins intéressées si je n'avais établi un parallèle entre ses campagnes et les victoires de la Wehrmacht sur le continent européen. Ces lectures historiques et le rappel quotidien des victoires passées me consolait dans une certaine mesure des malheurs du présent. Ils m'aidaient aussi à mettre en perspective et à interpréter – avec plus ou moins de

pertinence – les événements que je pouvais connaître par les journaux et la radio. C'est seulement à la nouvelle de l'offensive de la Wehrmacht contre l'URSS – je me souviens de l'avoir apprise un dimanche matin à Prades, sur la place de l'Église, le 22 juin 1941 – que j'éprouvai pour la première fois l'espoir qu'Hitler pouvait perdre la guerre : à coup sûr un écho de mes lectures sur les guerres du Premier Empire.

A. M. : La mémoire des lieux a-t-elle eu aussi une importance dans la prise de conscience de votre vocation d'historien ?

J.-P. B. : Il est vrai que le cadre où je vivais parlait d'histoire à tout moment. L'église paroissiale Saint-Pierre avait été bâtie de 1606 à 1696 et son superbe retable baroque était conservé. Mais le clocher était un magnifique édifice du x^{ix} siècle, à arcatures lombardes... Les gens du pays prétendaient qu'il avait été construit par les Arabes ! Tous les villages des environs, Catllar, Eus, Conat, Corneilla, possédaient de belles églises romanes – sans compter les chapelles abandonnées dans les collines – et j'allais souvent en promenade familiale ou scolaire à 2 km, à Saint-Michel de Cuxa, abbaye du ix-xiii^e siècles, tragiquement ruinée et abandonnée, mais dont une partie du cloître roman était depuis 20 ans remontée sur la façade de l'église paroissiale – le reste est aux Cloisters de New York ! – Mon grand père, disait-on, avait fabriqué les caisses où l'on avait emballé ces sculptures les unes exilées pour toujours, les autres sauvegardées *in extremis*. Enfin, comme tous les enfants du pays, je connaissais Villefranche-de-Conflent, ancienne bastide du xiii^e siècle, dont Vauban avait reconstruit les fortifications au xvii^e siècle.

A. M. : Vous n'avez pourtant définitivement choisi votre carrière d'historien que de manière tardive, à la fin des années 1940, alors que vous étiez élève à Sciences Po !

J.-P. B. : Il est vrai qu'en apparence l'histoire était bien loin de mes préoccupations, les cours d'histoire politique et diplomatique étaient tout à fait traditionnels et j'en apprenais plus vite et mieux sur ces sujets dans un bon manuel. Mais les problèmes modernes que j'étudiais alors me faisaient regarder d'un œil neuf les questions d'histoire. À la librairie de Sciences Po, je trouvais un livre singulier, dont le titre attira mon attention : *Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le xviii^e siècle*. L'auteur s'appelait Philippe Ariès et m'était inconnu. Mon budget livres était si cruellement réduit que je ne pus l'acheter : j'en lus quelques chapitres à la dérobée, debout contre le comptoir et je fus absolument fasciné par la nouveauté et l'originalité du sujet et du ton de l'ouvrage. Je dus attendre 1960 pour acheter, du même auteur, un autre livre tout aussi nouveau : *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*. Cette année 1948-49 m'apporta ainsi bien des découvertes et de nouvelles orientations. Sur un autre plan, celui de l'histoire immédiate, les secousses étaient d'une autre portée : le coup de Prague, le conflit Staline-Tito, la genèse du pacte Atlantique, la guerre froide, dont nous nous demandions si elle n'allait pas s'enflammer, tout nous rappelait chaque jour que la fin de la guerre mondiale n'était pas la fin de l'histoire, ni la paix. Comme mes camarades, je lisais *Le Monde*, mais aussi *Combat* et *Les Temps modernes*.

A. M. : Et votre premier travail de recherche historique ?

J.-P. B. : En 1949-1950, j'avais décidé de traiter, pour mon DES – la maîtrise d'alors – un sujet d'histoire moderne ou contemporaine, sans y consacrer trop de temps. Morazé, de l'EPHE, m'avait conseillé de travailler sur la Catalogne, mais les orientations qu'il me donna restaient fort vagues (il me paraît aujourd'hui incroyable qu'il ait pu ignorer que Pierre Vilar travaillait depuis des années sur cette région !). Je me sentais mal préparé à faire des recherches sur le xvi^e ou le xvii^e siècle en France, et je n'avais ni le temps ni les moyens matériels d'aller enquêter à l'étranger. Je me rabattis donc sur le xix^e siècle, dans le cadre départemental des Pyrénées-Orientales. J'allai à Paris consulter Émile Tersen qui, avec sa bienveillance habituelle, me donna quelques bons conseils et m'adressa à Ernest Labrousse, qui occupait avec éclat la chaire d'histoire économique de la Sorbonne, celle où avait enseigné Marc Bloch. Fin janvier 1950, je rejoignis ma femme et ma fille dans le Midi et passai quelques semaines aux Archives départementales de Perpignan, pour reconstituer le passé de mes vignerons. Je me rendis compte que je ne savais rien du travail d'archives ! Labrousse avait accepté de diriger mes recherches, mais je ne pus lui parler que deux ou trois fois de mon travail et il ne me donna que des directives générales. Je dus donc me débrouiller tout seul et apprendre par mes propres moyens à réunir, évaluer et exploiter mes documents dans le vieux bâtiment, assez beau mais mal commode, qui abritait les archives départementales après avoir été celui de l'ancienne université.

A. M. : Vous aviez pourtant l'occasion de vous plonger dans les travaux de ceux qui, à l'époque, renouvelaient les sciences historiques...

J.-P. B. : Je ne sais comment je trouvais le temps de lire, mais il est de fait que je lisais beaucoup à cette époque. Ma principale lecture était la *Méditerranée* de Braudel, je l'avais entreprise à la bibliothèque de Sciences Po, en novembre, mais, en février 1950, j'en avais acheté un exemplaire : grâce à un ami qui travaillait chez Hachette, j'avais pu obtenir un rabais non négligeable, mais j'avais tout de même déboursé 1 800 francs, alors que ma bourse d'enseignement supérieur atteignait 8 000 francs par mois, la moitié du traitement d'un instituteur débutant : encore ne m'était-elle versée que dix mois par an. Mais je n'ai jamais regretté mon investissement : en un mois je lus, ou plutôt je dévorai, le livre de Braudel, en une quinzaine de séances de lectures, la plupart du temps le soir. Et mes notes de l'époque reflètent mon enthousiasme, mon émerveillement, non seulement devant ce que sa méthode et sa problématique avaient de révolutionnaire et les perspectives qu'elles ouvraient, mais aussi pour son ton personnel, son style « conquistador » à mille lieues du ronron universitaire. Aucun livre d'histoire ne m'avait jamais autant passionné. Quand je me remettais le lendemain matin à la rédaction de mon mémoire, je prenais conscience, sans plaisir mais avec lucidité, que mon travail personnel se développait à un niveau beaucoup plus modeste... Mes lectures ne se limitaient pas à Braudel : je lisais quelques géographes, Jules Sion, Brunhes, Demangeon ; pour la question annexe de

mon DES, je me mis à Piganiol *L'Empire chrétien*, qui me déçut. Et encore : Valéry, Sartre, Gide, Giono, Colette, Montaigne... sans compter les revues : *Les Temps Modernes*, qui me déconcertaient souvent, et, de plus en plus, les *Annales*.

La formation

A. M. : Vous nous avez dit un jour qu'un pianiste, avant de pouvoir jouer un concerto, doit savoir faire des gammes. Quelles ont été les principales étapes de votre formation d'historien ?

J.-P. B. : En octobre 1937, à onze ans et demi, j'entrais au collège de Perpignan, comme élève interne. Mes parents s'étaient laissés convaincre par mes instituteurs de me faire poursuivre mes études dans l'enseignement secondaire, au lieu de m'envoyer à l'École primaire supérieure de Prades, ce qui m'aurait sans doute conduit vers l'École normale d'instituteurs. En 6^e A4, le professeur de français et de latin, M. Brajon, nous faisait aussi les cours d'histoire ancienne. Il aimait l'histoire et nous la racontait fort bien. Je garde le souvenir d'une véritable «immersion» dans l'étude de l'Antiquité classique, dont il nous parlait constamment, aussi bien en nous enseignant le latin et le français que l'histoire elle-même. M. Brajon avait le don de nous intéresser : je me souviens d'une classe sur la civilisation crétoise, au cours de laquelle il nous parla des mystères des écritures minoennes... Nous étions tellement passionnés que nous nous sentions capables d'en entreprendre et d'en réussir le déchiffrement. Je n'ai jamais pu relire le beau livre de Charwick sur le déchiffrement du linéaire B, sans repenser à nos fanfaronnades d'érudits en herbe !

A. M. : La rencontre avec l'histoire en marche, celle de la deuxième guerre mondiale, a dû vous changer de celle que l'on pouvait apprendre dans les textes latins...

J.-P. B. : À dire vrai, l'histoire que l'on nous enseignait au collège était bien falote en comparaison de celle qui se faisait dramatiquement chaque jour dans le monde. En fait, je ne garde pas de souvenirs précis de mes professeurs d'histoire entre 1939 et 1942 : ils ont dû nous parler de l'histoire du Moyen Âge et des Temps modernes – c'était le programme – mais j'ai oublié leurs cours, alors que je me souviens très bien d'avoir lu et relu, sur ces mêmes périodes, les manuels de Malet et Isaac – ainsi que les romans d'Alexandre Dumas, des *Trois Mousquetaires* au *Vicomte de Bragelonne*, *La Dame de Montsoreau*, *Les Quarante-cinq*, *La Tulipe noire*, et d'autres encore, qui me firent connaître et aimer une histoire sans doute fort inexacte, mais prodigieusement vivante... J'étais d'ailleurs un bon élève en histoire et géographie et mes études de latin et de grec, avec d'excellents professeurs en 4^e et 3^e, et plus tard en 1^{re}, me permettaient de très bien connaître l'histoire de l'Antiquité classique, qui n'a pas cessé de me passionner, mais j'étais sans doute alors plus savant qu'aujourd'hui en cette matière.

A. M. : Après avoir obtenu votre bac, en 1944, vous avez préparé à Toulouse le concours de l'École normale supérieure. Ce séjour en classes préparatoires vous a-t-il permis de renforcer votre vocation d'historien ?

J.-P. B. : Nous avions de bons professeurs de lettres et de philosophie, mais je ne garde pas un souvenir très positif de nos classes d'histoire, confiées à un vieux professeur qui rabâchait le même cours depuis des années : j'ai oublié son nom... Mais, parmi mes camarades, je rencontrai quelques cracks de la discipline : Guy Palmade, qui avait obtenu plusieurs prix du concours général, et Gilles Caster étaient avec moi en hypokhâgne ; Pierre Garrigue, qui avait été une des étoiles de mon collège de Perpignan, était déjà en 2^e ou 3^e année. Notre passion commune de l'histoire nous rapprocha : nous nous passions des livres, nous les commentions et discussions. J'appris bien davantage avec eux que dans les cours somnolents que je subissais. Pour la première fois, je prenais contact avec les manuels d'enseignement supérieur, la collection Clio, les grands livres de Glotz, Piganiol, Hauser, G. Lefebvre, etc. Mais personne ne nous ouvrait les voies de la recherche historique moderne : Marc Bloch, Lucien Febvre, Henri Berr nous étaient inconnus. Il faut ajouter que le programme du concours de Normale sup était d'une rare absurdité : il comportait une dose massive d'histoire ancienne – ce dont je ne me plaignais pas – et, parallèlement si j'ose dire, nous n'avions à étudier en histoire moderne que la période couvrant la fin du XVIII^e siècle, la Révolution et l'Empire et le XIX^e siècle, prolongé, jusqu'en 1914 ou peut-être un peu au-delà. Le Moyen Âge, la Renaissance, le XVIII^e siècle, restaient «hors programme» ! Étrange découpage où, en effet, Marc Bloch et Lucien Febvre ne trouvaient aucune place !

A. M. : Pourtant, comme tant d'autres étudiants, vous avez continué vos études à Paris, à la khâgne de Louis-le-Grand...

J.-P. B. : Les conditions de vie, en 1945-47, restaient très dures. Après avoir logé dans une chambre minuscule rue Monge – ce qui me permettait d'aller prendre l'air aux Arènes de Lutèce, toutes proches, et de passer tous les jours devant les restes de l'enceinte de Philippe Auguste de la rue Clovis – je finis par obtenir le transfert de ma bourse à Paris et par entrer comme interne à Louis-le-Grand, où j'avais moins froid et mangeais un tout petit peu moins mal. Nous avions d'excellents professeurs dans toutes les matières. Je me souviens plus particulièrement de Pons, en français et latin, de Ferdinand Alquié et Étienne Borne en philo – sous l'influence d'Alquié, je faillis me laisser séduire par la philo... En histoire, je suivis les enseignements de Marcel Reinhard et d'Émile Tersen en histoire contemporaine : ils m'apprirent beaucoup, mais sans m'ouvrir de perspectives bien exaltantes. Tous deux restaient dans les limites étriquées de notre damné programme ! Je m'intéressai bien davantage aux cours d'histoire ancienne que nous donnait Monnier (je ne retrouve pas son prénom), car il utilisait largement les ouvrages de Dumézil et éclairait l'histoire de Rome d'une lumière originale et assez scandaleuse à l'époque, pour la tradition sorbonnique. J'ai été à Louis-le-Grand un bon élève d'histoire, j'ai même décroché

quelques très bonnes notes chez Reinhard et Tersen, mais ces études ne m'enthousiasmaient pas vraiment. La preuve : sans fréquenter la Sorbonne, nous présentions chaque année des certificats de licence dans la discipline que nous envisagions d'approfondir plus tard : j'obtins ainsi le certificat d'Études latines en 1947, et celui de... Philosophie générale et logique en juin 1948 ! Ce n'était certes pas le signe d'une vocation d'historien bien affirmée !

A. M. : Il a pourtant fallu que vous fassiez un choix !

J.-P. B. : C'est en 1948 que je pris enfin la décision essentielle. Mes déficiences en thème latin et en allemand ne m'avaient pas permis d'entrer à la rue d'Ulm, je n'avais obtenu qu'une bourse de licence, en province. Je décidai de rester à Paris et de mener de front la préparation du diplôme de l'Institut d'études politiques, où je pouvais obtenir une bourse de «Service public» en vue de concourir pour l'ENA, et celle de l'agrégation d'histoire. Rétrospectivement, cette décision me paraît singulière et, pour tout dire, pas très raisonnable. En courant deux lièvres à la fois, je risquais de n'en attraper aucun, car il s'agissait d'études de niveau élevé et chacune de ces deux filières suffisait à occuper à plein temps un étudiant sérieux ! Mais, à 22 ans, on a le droit de ne pas être raisonnable. C'est Émile Tersen, qui avait de la sympathie pour moi, qui me convainquit de continuer mes études d'histoire, parallèlement à celles de Sciences Po, qui lui paraissaient – à tort – superficielles et un peu «mondaines», et dont il pensait que je me lasserais vite.

A. M. : Ces considérations ne vous ont pourtant pas empêché de réussir, en 1950, le concours de l'ENA...

J.-P. B. : Mes parents furent sans doute infiniment plus heureux que moi : tous les sacrifices qu'ils avaient fait en ma faveur étaient à leurs yeux justifiés et récompensés. Mon père surtout éprouva ce jour-là la plus grande fierté de sa vie. Mais je m'empressai de me faire mettre en congé, pour un an, afin de me consacrer à préparer sérieusement l'agrégation. À partir de janvier 1951, je me consacrai entièrement à un bachelotage intensif. Pour la première fois de ma vie d'étudiant, je suivais assidûment les cours des professeurs de la Sorbonne, sans compter le cours de Braudel sur Charles-Quint et Philippe II au Collège de France, qui faisait naturellement salle comble car il recoupait partiellement une des questions du programme. Autre nouveauté pour moi, je fréquentais désormais de façon continue le groupe assez nombreux des étudiants d'histoire, dont mes études à Sciences Po m'avaient tenu éloigné. Je ne m'y intégrai pas complètement car je n'étais qu'un nouveau venu dans un groupe qui s'était formé au cours de plusieurs années d'études en commun. Mais je m'y fis de bons amis : Jacques Ozouf, Françoise Coornaert, Janine Bourdin, Denis Richet, et j'y retrouvai quelques camarades de Toulouse et de Louis-le-Grand, comme Guy Palmade, Bernard Combet-Farnoux.

A. M. : Vous vous offrez alors le luxe de réussir au concours de l'agrégation d'histoire. L'heure du choix était enfin arrivée. Comment avez-vous décidé d'abandonner les

carrières prestigieuses offertes par l'ENA pour vous tourner vers un itinéraire plus risqué, celui de l'enseignement et de la recherche ?

J.-P. B. : Après mon succès à l'agrégation, je donnai sans hésitation ma démission d'évêque de l'ENA, malgré les avis contraires de quelques amis, Jacques Dodeman, Robert Zeegers et celui de mon père. Mon choix était fait en faveur d'une carrière d'historien, c'est-à-dire et d'abord, de professeur, et si possible de chercheur. C'est ce que j'expliquai au directeur de l'ENA, M. Bourdeau de Fontenay qui, au reçu de ma lettre, m'avait convoqué et tentait de me faire changer d'avis. Je ne suis pas sûr qu'il ait compris que mon besoin d'analyser le passé et de vivre en maître de mon temps pour l'essentiel l'emportait sur le plaisir (?) d'administrer les hommes et les choses.

Les rencontres

A. M. : Il n'y a pourtant pas de grandes orientations sans rencontre décisive. Quels sont les personnes qui vous ont le plus marqué et qui ont guidé vos choix de carrière ?

J.-P. B. : L'année 1942 a été marquée pour moi par deux rencontres, qui ont certainement infléchi ma vie et ma vocation intellectuelle. La première fut celle d'un couple franco-allemand qui animait et administrait une auberge de la jeunesse (une AJ, comme nous disions) installée dans le mas de la Coûme, une vieille ferme dans un vallon proche du village de Mosset, vers 750 ou 800 m d'altitude, à 14 km de Prades (deux heures de marche pour mes jarrets de 16 ans !). Pitt, qui avait milité chez les socialistes, avait été très vite révoqué de son poste après l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Menacé d'arrestation, il s'était caché avec sa femme et sa fillette, avant de partir pour la France. Les quakers anglais et américains l'avaient aidé à s'installer avec les siens et avec un groupe de réfugiés allemands antinazis dans cette ferme abandonnée depuis 10 ou 15 ans, pour y tenter une expérience de retour à la terre, qui avait très vite tourné court. Pitt et Yvès étaient seuls restés sur place, ils cultivaient quelques terrasses moins infertiles que les autres terres et ils avaient planté des arbres fruitiers. Ils avaient pris contact avec les associations d'auberges de jeunesse françaises et étrangères et recevaient de jeunes randonneurs, pour la plupart militants de mouvements de gauche ou lecteurs et fidèles du Giono première manière, celui du *Contadour* et de *Que ma joie demeure*, en somme des écologistes d'avant l'écologie.

A. M. : Mais en quoi ce couple d'Allemands exilés a-t-il pu vous influencer ou vous ouvrir de nouveaux horizons ?

J.-P. B. : À partir de 1939, et toujours par l'entremise des quakers, la Coûme avait recueilli de très jeunes enfants espagnols orphelins de guerre. Pitt et Yvès les nourrissaient, les soignaient avec les moyens du bord... et leur faisaient la classe. Ce

furent les débuts du Centre éducatif à la campagne : bientôt, les quakers et les services sociaux français envoyèrent à la Coume des enfants séparés ou privés de leurs parents, ou des enfants en difficultés scolaires ou psychologiques. J'y rencontrai quant à moi, à partir du printemps 1942, des camarades de toutes origines : les uns de ma génération, «ajistes» et «camarades de la route» de Perpignan ; les autres, nettement plus âgés, des 20-30 ans, instituteurs, professeurs, militants syndicalistes, socialistes, trotskistes, anarchistes, pacifistes. On discutait ferme et parfois avec véhémence, du Front populaire, de l'URSS, de la guerre, de l'après-guerre à venir, de la liberté sexuelle, etc. C'est à la Coume que j'entendis parler d'auteurs qui n'étaient pas en odeur de sainteté dans la France de Vichy : Gide, Giono, Martin du Gard, Trotsky, Marx, Thomas Mann, que je pus lire leurs œuvres et que j'écoutai vraiment mes premiers disques de musique classique, non seulement Bach, Mozart et Beethoven qui étaient les dieux de la maison, mais aussi ceux qu'on n'appelait pas encore les baroques, Telemann, Vivaldi, les fils de J.-S. Bach... Surtout, je pus me familiariser avec une autre lecture de l'histoire contemporaine. Pitt avait vécu la Première Guerre mondiale comme je vivais la Deuxième : il me donna de la Grande Guerre de 1914-1918, de ses origines et de ses suites, une vision moins franco-centrique, moins unilatérale. Il me fit ainsi un commentaire critique du livre de Jules Isaac sur les origines du conflit. Je lui dois aussi, à l'occasion de la lecture d'un ouvrage très «centro-capétien» sur la Croisade des Albigeois, d'avoir réfléchi sur la vision traditionnelle de la construction du royaume de France.

A. M. : En pleine guerre, cette ouverture sur d'autres manières de penser le monde et de lire l'histoire a dû vous impressionner...

J.-P. B. : La Coume possédait une belle bibliothèque, ouverte à tous, qui contenait beaucoup d'ouvrages allemands, dans leur texte original ou en traduction française. Pitt m'orienta dans cette multitude de titres : il m'ouvrit des perspectives – assez inactuelles en 1942-43! – sur la culture allemande, celle d'une Allemagne libérale et non conformiste. En même temps qu'il m'aidait à améliorer ma connaissance (médiocre) de l'allemand, il fit connaître et lire Nietzsche, Hölderlin, Heine, Rilke, Curtius et Remarque, bref tout autre chose que l'Allemagne de Bismarck ou d'Hitler. Ce sont mes amis de la Coume qui me parlèrent avec précision des persécutions contre les Juifs et des camps de concentration où étaient enfermés depuis des années des Allemands antinazis : on ne parlait pas encore de camps d'extermination. C'est à la Coume que je vis pendant l'été 1942 quelques enfants juifs allemands que les quakers y avaient cachés, avant de les faire passer en Espagne par une filière clandestine : ce qui m'ouvrit définitivement les yeux sur les mensonges de la propagande officielle. Je compris mieux aussi ce qu'avait représenté la guerre d'Espagne et le honteux traitement que le gouvernement français avait infligé aux réfugiés espagnols en 1939, ainsi qu'aux Allemands antinazis.

A. M. : Était-il possible de conserver une telle oasis de paix dans un monde en guerre?

J.-P. B. : Pitt échappa longtemps à la police de Vichy et aux commissions allemandes. La population du village – gendarmes compris – l'informait et le protégeait. Mais, en juin 1944, sur dénonciation d'un curé espagnol franquiste, il fut arrêté par la Gestapo. Déporté en Allemagne, enrôlé dans la Volksturm, il fut grièvement blessé lors de la prise de Berlin et passa encore plus de deux ans en captivité en URSS avant de pouvoir regagner la France en 1947, grâce à l'intervention de la Croix-Rouge et l'appui des quakers. Il a laissé un récit, sobre et émouvant, de son aventure dans le volume *Exilés en France*. Je suis resté lié d'une très étroite amitié à Pitt et Yvès Kruger jusqu'à leur mort ; et aussi à la Coume et à l'équipe d'amis qui continue leur œuvre, dans le cadre de la Fondation qui porte leur nom. Pitt Kruger n'était pas historien, mais il m'a permis d'avoir un autre regard sur le présent, ce qui n'a pu que m'ouvrir une perspective nouvelle sur le passé.

A. M. : Mais, pour la seule année 1942, vous avez parlé de deux rencontres décisives...

J.-P. B. : La deuxième rencontre a été en quelque sorte plus banale, ce qui ne veut pas dire moins importante pour ma vocation d'historien. En octobre 1942, j'entrai en 1^{re}. Nous travaillions beaucoup et nous avions d'excellents professeurs dans toutes ces matières. Le professeur d'histoire et de géographie qui donnait les cours de première et de terminale s'appelait André Marez (on le surnommait «le Phil», je ne sais trop pourquoi), il était à la fois craint – car sévère et exigeant – et respecté, sans doute parce qu'il se donnait tout entier à sa tâche et que, sous des dehors parfois difficiles, il aimait profondément ses élèves. Il était géographe de formation – à une époque où l'enseignement de l'histoire et de la géographie étaient étroitement liés – et il avait suivi comme étudiant l'enseignement de Blanchard dont il se proclamait le disciple. André Marez m'a montré comment on pouvait enseigner l'histoire – et donc l'apprendre – avec enthousiasme et rigueur à la fois. Il m'a aussi montré, dans les promenades géographiques de la classe, et au cours d'autres excursions que j'ai faites avec lui, ce que l'on pouvait lire du passé dans un paysage. Je lui ai dû enfin, des années plus tard, de m'avoir mis en relation avec Fernand Braudel qui avait été un de ses amis de jeunesse. Mais, nous n'en savions rien encore ni l'un ni l'autre... et, au cours de ces noires années, Braudel était captif en Allemagne dans un *offlag*.

A. M. : Comment avez-vous pris contact avec l'auteur de la *Méditerranée*?

J.-P. B. : Pendant l'été 1948, je revis André Marez à Perpignan et je l'informais de l'orientation que je voulais donner à mes études. Me voyant bien décidé, et quoi qu'il pût penser de mes projets en son for intérieur, il approuva du moins ma décision de continuer mes études d'histoire : «Puisque tu veux travailler sérieusement, me dit-il, va donc voir de ma part un de mes camarades de régiment : il est bien placé et te donnera certainement de bons conseils.» C'est ainsi que j'entendis parler pour la première fois de Fernand Braudel : il peut paraître surprenant que son nom me fût inconnu, tout comme l'existence de la revue *Annales*. Je crois que l'explication est fort simple : Braudel n'avait soutenu sa thèse qu'en mars 1947, elle n'avait pas encore été publiée – elle ne le fut qu'en 1949, au printemps. Et Braudel lui-

même, directeur d'études à l'EPHE, n'avait pas de poste dans une université et restait à peu près inconnu des étudiants. D'ailleurs, pris par mon travail à Louis-le-Grand, je n'avais encore en 1948 jamais suivi de cours à la Sorbonne ! Je lui téléphonai au début de novembre 1948, après avoir obtenu mes certificats d'histoire ancienne et d'histoire moderne, mon admission en deuxième année de Sciences Po (avec une bourse de service public afin de préparer l'ENA)... et m'être marié. Braudel me répondit aimablement et me fixa un rendez-vous chez lui, rue Monticelli, à une date assez proche, en fin d'après-midi, le 11 novembre si je ne me trompe.

A. M. : Même inconnu du grand public et de vous-même, Braudel a-t-il tout de suite marqué votre imagination d'historien ?

J.-P. B. : Braudel, en présence de sa femme, commença à m'interroger sur mon humble personne, mes études et mes projets. Ce fut une conversation étrange : il parlait bien, comme j'eus bien des fois l'occasion de m'en rendre compte. La recommandation d'André Marez, qu'il n'avait pourtant plus revu depuis 25 ans, l'avait mis dans de bonnes dispositions à mon égard et j'eus l'impression qu'il avait résolu de me séduire ! Braudel m'assura que le pouvais revenir le voir quand je voudrais et compter sur son aide : il tint parole, à sa façon. En attendant, il m'expliqua que je n'avais vraiment rien à attendre des cours que je pourrais suivre à la Sorbonne, à l'exception de ceux de Ernest Labrousse et me fit une galerie de portraits féroces de toute une série de ses collègues historiens. Il me conseilla vivement d'assister aux séminaires de l'École pratique des Hautes Études, et plus particulièrement à ceux de Charles Morazé. Il me parla aussi de l'Espagne, de l'Afrique du Nord, de la Méditerranée, de l'Amérique... J'appris à cette occasion qu'il donnait à Sciences Po, deux fois par mois, des conférences sur l'Amérique latine et que je pouvais y assister si je le désirais. J'ai eu longtemps l'impression que les effets de cette première rencontre avec Braudel n'avaient pas eu d'importance immédiate : je crois bien que je me trompais, car il est de fait que je pris aussitôt plusieurs initiatives. J'allai écouter à Sciences Po les conférences de Braudel, qui à propos de l'Amérique latine, parlait de mille choses : histoire, civilisations, espace, durée, événements, etc., bref les thèmes de sa *Méditerranée*. Je fréquentai irrégulièrement le séminaire de Morazé, que j'avais souvent du mal à comprendre, – je manquais de connaissances de base en économie – mais j'y appris beaucoup de choses.

L'Amérique latine

A. M. : C'est donc de cette rencontre avec Braudel que date votre attrait pour l'Amérique latine ?

J.-P. B. : Pas exactement, même si Braudel a joué un rôle important dans le choix de mon aire d'études. En fait, j'avais déjà des antécédents familiaux. Un grand-oncle Laporte avait fait fortune à Cuba, me disait-on quand j'étais encore enfant, mais tout avait été perdu lors de la guerre de 1898 entre l'Espagne et les États-Unis : l'affaire restait très vague, mais elle m'ouvrait, rétrospectivement, des horizons exotiques. Il y avait plus précis : sous le Second Empire, deux de mes arrière-grands-oncles Mias étaient partis « pour l'Amérique », entendez les États-Unis. On était resté si longtemps sans nouvelles d'eux qu'on les avait cru morts et qu'on avait pris le deuil. Quand je fus plus grand – vers l'âge de douze ou treize ans – ma grande-tante Virginie me montra des lettres, des cartes postales, des coupures de journaux, des photos... J'avais donc toujours eu le sentiment, même enfant, que les miens avaient des liens avec le passé, – je trouvais fascinant lorsque j'entendis parler pour la première fois en classe, au cours moyen probablement, de la Révolution de 1848, que mon arrière-grand-père, que je voyais tous les jours, fût né précisément cette année-là. Et les oncles d'Amérique projetaient quant à eux la famille dans un lointain outre-mer.

A. M. : Être né sur la frontière entre la France et l'Espagne vous a-t-il influencé dans vos choix ultérieurs ?

J.-P. B. : Comme mes parents, comme mes camarades, je me sentais profondément et tranquillement français. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai pris conscience que cela n'allait peut-être pas si facilement de soi : que par exemple, mes grands-parents et mes parents, tous alphabétisés et scolarisés, maîtrisant le français parlé et écrit, ne s'exprimaient entre eux – ou avec leurs amis ou relations – qu'en catalan. Je n'avais évidemment pas encore lu (je ne le ferai qu'en 1965) cette page de Pierre Vilar, *La Catalogne dans l'Espagne moderne*. Paris 1962, p.163 : « Il faudrait expliquer pourquoi l'enfant de Prades ou de Perpignan, villes restées jusqu'en 1659 hors de la communauté française, ressent aujourd'hui pour siennne l'histoire de Saint Louis ou de Jeanne d'Arc, pendant que l'enfant de Vic ou de Barcelone, villes espagnoles depuis cinq siècles, est appelé à préférer l'image d'Épinal des Almogavares à celle d'Isabelle ou de Cisneros. » « L'enfant de Prades », c'était moi ! Je n'ai pas vraiment cherché à répondre à la question que pose Pierre Vilar : c'est sans doute que je n'ai jamais douté de mon identité de Français. Non que je rejette mon pays natal : je regrette vivement que l'on ne m'ait pas donné, à l'école, la possibilité d'apprendre convenablement le catalan. Je le comprends, je le parle (assez mal), je le lis non sans difficulté, mais je suis incapable de l'écrire. Mais le nationalisme catalan me laisse indifférent et je ne me sens pas de solidarité particulière avec les Catalans au sud des Pyrénées : je comprends et j'approuve la revendication de leur identité, de leur langue, de leur liberté... Les excès récents du chauvinisme catalaniste m'horripilent et me paraissent absurdes.

A. M. : Mais c'est au cours de votre première rencontre avec Braudel que l'idée de vous orienter vers l'Amérique latine a fini par s'imposer...

J.-P. B. : En 1947, j'avais été ébloui par le film mexicain *María Candelaria*, primé à Cannes : j'ai oublié l'intrigue, mais non le beau visage de Dolorés del Río et je garde un souvenir émerveillé des paysages magnifiés par la caméra de Gabriel Figueroa, spécialement les peupliers de Xochimilco et des effets de ciels ! Le film devait être un beau mélo populiste. Je me suis bien gardé d'aller le revoir lorsqu'il est repassé sur les écrans parisiens il y a quelques années, j'avais peur d'être déçu et de tuer mon beau souvenir de jeunesse. Mais il m'avait donné envie de connaître le Mexique et l'Amérique. C'est au comptoir de librairie de Sciences Po, qui se trouvait alors dans le hall, tout près de la célèbre «péniche», que j'achetai pour la première fois au début de l'année 1949 un numéro des *Annales* : un peu parce que je savais depuis peu que Braudel en était un des responsables, et parce qu'il était consacré aux «Amériques latines» : j'en lus les 200 pages avec passion et je crois pouvoir dire, avec le recul, que cette lecture a probablement fixé ma vocation d'historien de l'Amérique, sans que j'en aie eu pleinement conscience sur le moment. Il était vraiment plein de richesses, historique – y compris pour la période précolombienne – mais ouvert aux problèmes du présent.

A. M. : C'est à ce moment que vous avez eu envie de découvrir de nouveaux horizons ?

J.-P. B. : En septembre 1949, je fis un voyage au Maroc : ce genre de déplacement était infiniment moins fréquent qu'aujourd'hui. J'avais gagné, à Sciences Po, un concours organisé par l'Union des Chambres syndicales de l'industrie du pétrole, qui explorait ainsi les possibilités de recrutement de ses futurs cadres supérieurs dans les grandes écoles. Je garde un bon souvenir de ce voyage : Oran en bateau, le Maroc en train et autobus, Casablanca, Fez, Meknès, Marrakech surtout et le Haut-Atlas, Volubilis... mais ce ne fut qu'un voyage touristique. Nous étions en groupe, enseignants et étudiants, et nous n'avons eu que très peu de contacts avec la population arabe, ni même avec les Français établis dans le pays. Je ne savais que peu de chose des problèmes politiques qui couvaient en Afrique du Nord, ce voyage ne m'éclaira pas davantage. Mais il me donna plus envie que jamais de sortir de France et de connaître un peu mieux le monde.

A. M. : Votre réussite au concours de l'agrégation d'histoire vous a donc permis de franchir le Rubicon !

J.-P. B. : Deux questions m'avaient particulièrement intéressé : «Charles-Quint et son temps» – qui revint au programme quelque 25 ans après, et me valut faire des cours sur le sujet aux ENS d'Ulm, Saint-Cloud et Fontenay, ainsi qu'aux universités d'Aix, Grenoble, Clermont-Ferrand, etc. – et «Les Français hors de France au XVIII^e siècle». Elles sortaient un peu de la routine de l'époque et les lectures que je fis à cette occasion renforcèrent mon intérêt pour le monde hispanique au XVI^e siècle et l'histoire de l'expansion européenne outre-mer.

A. M. : Et vous avez décidé, vous aussi, d'aller «hors de France»...

J.-P. B. : Je n'avais pas très envie d'aller enseigner dans une ville de la province française. J'étais disposé à prendre un poste aux Antilles : Braudel m'en dissuadait en faisant valoir que je risquais d'y être isolé et de manquer d'instruments de travail. Il me conseilla d'aller au lycée Bugeaud d'Alger, où je pourrais «apprendre l'arabe classique et un peu de turc», pour étudier ensuite les archives antérieures à la conquête française. Je n'étais pas du tout disposé à suivre une telle voie – l'effort à réaliser dans le domaine linguistique était considérable – mais j'acceptai le poste, comme une première étape, sensible aussi au fait qu'Alger était une ville universitaire. En fait, je rêvais de nouveau de partir pour l'Amérique latine. Il ne m'est pas aisé de dire clairement pourquoi. Je m'étais fait sans aucun doute une image de ce sous-continent, à partir de quelques lectures, de certains films comme *María Candelaria*... rien de très solide.

A. M. : Après avoir eu le choix entre l'ENA et l'agrégation d'histoire, il vous a donc fallu trancher entre l'Orient et l'Occident !

J.-P. B. : Je fus tenté un moment par un poste en Orient, en Égypte ou au Liban, mais je ne voyais aucune possibilité d'y faire de la recherche. Je crois que ce qui m'y attirait était surtout la marque toujours visible de la Grèce et de Rome : je n'étais pas préparé à devenir archéologue ou historien antiquisant. Je m'étais remis, à Alger, à étudier sérieusement l'espagnol – un de mes collègues du lycée donnait un cours à l'Université et m'avait autorisé à le suivre. Je lisais aussi ce que j'avais sous la main en histoire de l'Amérique hispanique. Avec le plein accord de ma femme, je décidai de rechercher activement un poste en Amérique latine.

A. M. : Comment imaginiez-vous alors ce continent ?

J.-P. B. : Il n'y avait pas en France d'enseignement «latino-américaniste» en dehors des départements d'espagnol et de portugais, qui se bornaient aux études littéraires, ou des cours de géographie d'André Siegfried, qui s'intéressait surtout aux républiques «blanches» d'Amérique du Sud. Les propos de Braudel, le numéro spécial des *Annales*, me donnaient un tableau beaucoup plus riche de la diversité humaine et de l'histoire complexe de cet immense espace. Vers quelle date ai-je lu le livre de Tibor Mende, *L'Amérique latine entre en scène*, et celui de Josué de Castro, *Géographie de la faim* ? Sans doute un peu plus tard. C'était l'époque où Alfred Sauvy imposait la notion et le terme de «Tiers-Monde» : ces nouveaux pays semblaient porter en eux l'avenir de la planète. Et j'ai toujours été très intéressé par les zones ou les époques frontalières, où et quand cultures et civilisations différentes se rencontrent, s'influencent, se combattent, se confondent. Dès que je lus le récit de la conquête du Mexique, je rêvai de la rencontre de Cortès et de Moctezuma – comment chacun voyait-il l'autre ? – dialogue en même temps que malentendu ? Par quels processus les adorateurs du Soleil étaient-ils devenus ceux de la vierge de Guadalupe ou de Copacabana ? Il me semblait qu'on pouvait analyser et peut-être mieux comprendre, ainsi, des changements beaucoup plus lointains, mais tout aussi importants, comme la christianisation des Gaules ou de l'Espagne. Enfin la lecture de Braudel m'avait

persuadé que l'histoire de l'économie mondiale depuis le XVI^e siècle ne pouvait s'expliquer que si l'on faisait intervenir les métaux précieux américains et le commerce des Indes. De fait, dans le climat général des études historiques en France, où l'influence des *Annales* commençait à se renforcer, je me sentais très attiré par l'histoire économique du monde hispano-américain, mais je me posais déjà, fort maladroitement formulées, des questions d'anthropologie historique.

A. M. : Il vous a pourtant fallu convaincre Braudel que vous n'alliez pas vous dédier à l'histoire du monde arabe...

J.-P. B. : En juillet 1952, je me rendis à Paris. Mon premier soin fut d'aller visiter (au musée d'Art moderne?) l'exposition d'art mexicain, de l'antiquité précolombienne à la grande peinture contemporaine. C'était un ensemble prodigieux, dont la nouveauté créa un véritable choc dans les milieux culturels français. J'avais déjà vu des photographies des sculptures précolombiennes et des grandes fresques des naturalistes mexicains, mais je ne savais à peu près rien de l'art baroque, dont l'exposition présentait des pièces superbes, dont le «Camarín de Tepetztlán», qui me fascina. Tout à mon enthousiasme, je n'en fus que plus éloquent pour expliquer à Braudel les raisons de ma vocation américaniste : il les accepta de fort bonne grâce, sans me reparler ni d'arabe ni de turc, et m'envoya avec un mot de recommandation rendre visite à Jean Touchard qui régnait sur le secteur hispanique aux Relations culturelles. Touchard me reçut avec gentillesse, prit bonne note de mes souhaits et me promit de penser à moi dès la prochaine occasion.

A. M. : C'est donc grâce à Braudel que vous avez eu la possibilité de vous rendre au Mexique...

J.-P. B. : En effet, j'ai eu la chance qu'on me proposât un poste au lycée franco-mexicain de Mexico. J'hésitai d'autant moins à accepter que ma femme pouvait elle aussi y obtenir un emploi. Le 6 février 1953, après un voyage fatigant et passionnant, nous débarquons à Mexico. Une fois au Mexique, il me fallut évidemment quelque temps pour m'orienter. Avant de quitter Paris, j'avais eu une conversation avec Braudel, qui me conseilla de me mettre à l'histoire des prix au Mexique, du XVI^e au XVIII^e siècles. Je ne dis pas non, mais j'avais d'abord beaucoup à apprendre. Je pris contact avec mes collègues français, notamment Eleazar Halpern, proviseur du lycée, historien de formation, et François Chevalier, directeur de l'IFAL, qui avait publié depuis peu sa grande thèse sur les grands domaines. Je fis connaissance peu à peu avec les historiens mexicains, ou du moins quelques-uns d'entre eux, qui avaient fait une partie de leurs études à Paris : Ernesto de la Torre Vilar, Fernando Sandoval, Pablo Gonzalez Casanova, José Miranda.

A. M. : Vous êtes-vous intégré facilement au petit monde des mexicanistes ?

J.-P. B. : Le démarrage fut assez lent, car j'étais très pris par mes cours au lycée et à l'IFAL. J'appris beaucoup par mes lectures : Ricard et sa «conquête spirituelle» Chevalier et ses haciendas, Zavala. Ma chance une fois de plus me vint par l'inter-

médiaire de Braudel. Le Fondo de Cultura Económica avait fait traduire *La Méditerranée*, et avait invité l'auteur à l'occasion de la sortie du livre. Braudel arriva à Mexico en septembre 1953 : je le vis beaucoup, j'assistai à la plupart de ses conférences, il vint avec moi faire quelques sondages aux archives. Et surtout, parrainé par lui, je devins beaucoup plus intéressant pour plusieurs de mes collègues, français ou mexicains, qui n'avaient accordé qu'une attention distraite à mon humble personne.

A. M. : Mais vous êtes devenu l'une des figures de l'historiographie mexicaine !

J.-P. B. : Les conférences de Braudel sur le XVI^e siècle, sur les métaux précieux, etc. suscitèrent beaucoup de discussions entre historiens mexicains et français. De là naquit, quelques mois plus tard, à l'initiative de François Chevalier, l'idée de créer un groupe de discussion qui se réunirait périodiquement. Ce fut la Mesa Redonda franco-mexicana de historia social, qui a joué un grand rôle dans l'évolution des études historiques au Mexique, en y diffusant une sorte d'esprit des *Annales*. J'en assurai le secrétariat et, au début, une bonne proportion des conférences. Le souvenir de cette institution (elle a duré jusque vers 1962!) a atteint des dimensions quasi mythiques, mais son histoire véridique reste mal connue : j'apporterai un jour mon témoignage sur ce point. Ce fut pour moi l'occasion de mieux connaître d'autres historiens, D. Luis Chavez Orozco, Arturo Arnaiz y Freg, Francisco de la Maza, Moises González Navarro ; des anthropologues, comme Wigberto Jiménez Moreno ; d'y accueillir des universitaires venus d'Europe, Marcel Bataillon, Charles Verlinden, ou des États-Unis, W. Borah, John Phelan... Nous dissertions de grands sujets, le baroque et le néo-classicisme, la crise du XVII^e siècle, les Lumières, les problèmes de l'identité nationale, les révolutions, avec le souci constant d'articuler sur chaque thème la problématique historique mexicaine et l'histoire générale, ou les aspects qu'en présentaient l'histoire de l'Espagne et celle de la France. J'y appris beaucoup sur tous les plans. Mais je n'ai pas l'intention de raconter en détail mon activité d'historien au Mexique. Ma vocation était désormais fixée : c'est à l'histoire du Mexique que je me consacrai dorénavant, en essayant, moi aussi, de l'intégrer à l'histoire universelle.